

CHAPITRE 5

« UN TOUT PETIT POGROM »

15 août 1905. Albert a 10 ans aujourd'hui. Il est content ! Il est 3 heures 05 de l'après-midi. Il sort du lycée, d'un cours de vacances pour cancren en maths¹. Rue Mazagran, un camelot vante les mérites de son détacheur universel. Le petit Albert se glisse au premier rang. « Oh, comme il parlait bien, et comme je l'admirais, et combien le merveilleux langage français était plaisant au petit étranger débarqué à 5 ans de son île grecque et qui le parlait encore si mal. » Il a trois francs dans sa poche reçus pour son anniversaire, il va acheter le détacheur, il va même en acheter trois. Pour sa maman qui sera si contente et sans doute, surtout pour « en être », pour s'acquérir « la considération des badauds et l'amitié du camelot ». Soudain le sourire de ce dernier glace le petit garçon. « Antisémites, préparez-vous à savourer le malheur d'un petit enfant, vous qui mourrez bientôt et que votre agonie si proche n'empêche pas de haïr », écrit Albert Cohen quarante ans plus tard (*Ô vous frères humains*).

« Toi tu es un youpin hein ? » Suit une bordée d'injures, un chapelet d'abjections, une tirade de la haine : « [...] tu viens manger le pain des Français hein ? Messieurs-dames, je vous présente un copain à Dreyfus, un petit youtre pur-sang, garanti de la confrérie du sécateur, raccourci où il faut [...] tu peux filer, on t'a assez vu, tu n'es pas chez toi ici, c'est pas ton pays ici, tu n'as rien à faire chez nous, allez file, débarrasse voir un peu le plancher, va voir à Jérusalem si j'y suis. » Et le pire, c'est que le petit Albert tente un sourire pour apitoyer son bourreau, « un sourire juif trop doux et qui voulait désarmer par sa féminité et sa tendresse ». Et, plus infamant encore, c'est qu'il part solitaire « entre les deux rangs de la foule rigolarde ».

C'est une scène fondamentale affirme l'ethnopsychiatre Tobie Nathan : « Oui, fondamentale [...], fondatrice parce qu'elle explique la logique de son univers : de celui qu'il admire car il manie à la perfection le français¹ - de plus c'est de l'argot, c'est le jeu avec la langue, la verve - il s'entend dire : tu es un autre ! C'est cette personne dont il veut être le même qui lui dit : Tu es un autre [...]. Là où il cherchait le même, l'identique, il trouve une altérité radicale. Cela va le marquer dans son corps même. Je pense que c'est ce jour-là qu'il devient allergique, asthmatique, il se fera soigner toute sa vie pour ça [...]. Il sera constamment en butte avec cette altérité. Est-ce que je dois me voir avec les yeux de l'antisémite puisque je l'admire tellement ? Est-ce que je dois me dire de moi-même : T'es un sale Juif ? Ou alors me dire celui-là que j'admire tellement c'est un autre ? Mais alors j'habite où moi ? »

« Je m'étais avancé avec un sourire d'enfant et je partais maintenant avec un sourire de bossu ». Le récit de ce traumatisme a été publié en 1945 dans la revue *France libre* sous le titre *Jour de mes dix ans*. Il deviendra en 1972 *O vous frères humains*. Il a beaucoup été écrit sur ce livre, sur l'errance de l'enfant dans les rues de Marseille, sur sa détresse absolue - l'écriture de Cohen est ici redoutable d'efficacité : litanie, ressassement, apostrophes... « Il [l'enfant] lit sur tous les murs, entend dans toutes les conversations le "Mort aux juifs" qu'il redoute. [...] Je

me suis arrêté devant un mur, mon premier mur des pleurs, pour comprendre. Et mon dos, soudain vieilli devant le mur, mur des pleurs, mon dos devenu juif a commencé d'aller d'arrière en avant et d'avant en arrière, a commencé à prendre le balancement rituel de mes pères, le rythme de plainte et de longue tristesse, la séculaire cadence de rumination du malheur, a commencé à se voûter et à devenir un dos méditatif, dos neurasthénique où pousse la bosse des Juifs, couronne de leur malheur, bosse des étranges qui pensent trop et remâchent trop, remâchent tout seuls » (Jean Blot, *Nouvelles littéraires*, avril 1979).

Un mois plus tard, c'est la rentrée scolaire de 1905 et la rencontre de Marcel, qui aidera beaucoup Albert à retrouver la confiance dans ce pays qu'il chérit tant, même si la blessure ne se refermera jamais complètement - un amour jusqu'alors inconditionnel qui ressemble à celui de Romain Gary, Juif exilé lui aussi, pour cette même France. Le racisme, et *a fortiori* l'antisémitisme, ne sont pas dans les gènes de Pagnol. C'est hors de son champ de vision. « Je me suis senti son égal », dit Albert Cohen à Bernard Pivot dans le fameux *Apostrophes*. Et à Françoise Estèbe et Jean Couturier (*Le Roi mystère, op. cit.*), il explique: « Pagnol, dans une interview, disait en parlant de moi qu'il ne savait même pas ce que c'était d'être juif. Il voyait les juifs comme des protestants d'un certain genre. » Oui, la religion n'est pas le sujet de prédilection de notre lycéen : le papa si fortement anticlérical y est pour quelque chose. On sait peu que le petit Marcel a été baptisé à treize mois en cachette de son laïcard de père à l'église Saint-Charles, pas loin du Vieux-Port - une plaque l'atteste -, emmené à la sauvette par sa mère, la tante Rose et l'oncle Jules. Joseph l'apprit-il un jour ?

Reste que, malgré le réconfort apporté par son ami, l'épisode du camelot est la clé de voûte de l'œuvre. « Un judaïsme solaire et souffrant », dit justement Franck Médioni dans sa belle biographie, *Albert Cohen*, précisant qu'il « joue sur les clichés antisémites ». Avec ses romans *Solal*, *Mangeclous*, *Belle du Seigneur*, Cohen voulait réaliser ce qu'il appelait « *La Geste des Juifs* ». Jean Blot écrit dans *Les Nouvelles littéraires* : « Pour nier la réalité qui les exclut, les Solal vont créer un espace onirique composé de discours aussi fiévreux que la geste à laquelle ils appartiennent, surabondant, intarissable, parce que comme elle, ils plaident leur cause devant un fou, l'Antisémitisme, le camelot de 1905. »

Les références au capitaine Dreyfus (parfois appelé capitaine Blum) sont légion dans l'œuvre de Cohen. Dans *Mangeclous*, un passage particulièrement inspiré montre celui-ci fabulant sur une arrestation possible pour cause de « haute trahison ». « Pourquoi ? demande le pauvre Salomon déjà terrorisé : — À Marseille, nous nous sommes arrêtés devant le Fort Saint-Nicolas (Salomon, claquant des dents, lui prit la main) [...] Or ! il est interdit de faire des croquis d'ouvrages militaires. Mais je dessinais une fleur, proteste Salomon ! Oui, ils sont innocents, tente de se rassurer Mangeclous. Dreyfus aussi, souffla Salomon dans l'obscurité... »

« C'était un tout petit pogrom tout petit. On a fait bien mieux depuis », écrit Albert Cohen.

Albert Cohen - Marcel Pagnol, une amitié solaire de Dane Cuypers, Editions de Fallois.